

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

PUBLICATION SCIENTIFIQUE, INDUSTRIELLE ET LITTÉRAIRE.

Redacteurs, { D. Roy, Ecuyer, Avocat, Rue Saint Joseph, } HAUTE-VILLE, { Jos. V. DeLorme, Imprimeur et Propriétaire, }
{ F. X. Garneau, Ecuyer, Notaire, Rue Laval, } { Rue Saint Jean, No. 62. }

VOL. I.] QUEBEC, SAMEDI, 27 MARS, 1841. [No. 4.

Sommaire :—Poésie : Le Mardi des Cendres.—Un portrait de femme, (Fin).—PHYSIQUE : Rayonnement chimique de la lumière. Electricité des vapeurs. Théorie de l'électricité.—ASTRONOMIE : Réductions des étoiles du *cælum australe stelliferum* de Lacaille.—POMPE à incendie à un seul cylindre de M. Le Moine.—DIALOGUE intitulé : Apprès de cuirs à l'endroit et à l'envers.

POÉSIE.

Le Mardi des Cendres.

(Parmi les beaux vers qu'a inspirés la grande solennité du 13 décembre, nous croyons devoir placer en première ligne ceux que nous reproduisons.)

Ce jour-là, pour le voir, nous étions six cent mille,
Six cent mille vivans pour voir passer un mort !
La vieille Rome, même aux temps de Paul-Émile,
N'exhalait pas si haut son délirant transport.
Qu'il était colossal sur la route publique,
Ce chariot funèbre au pas mélancolique !
Seize chevaux nerveux suivaient pour le mouvoir ;
C'était une montagne au milieu de la plaine :
On croyait, par momens, voir l'île Sainte-Hélène
Qui s'avavançait en voile noir.

Mais quand les empereurs montaient au Capitole
Avec les rois vaincus, leurs femmes, leurs enfans,
La file des chevaux, des chars, des éléphans,
Du peuple et des soldats dont ils étaient l'idole ;
De peur qu'en se voyant si grands, si radieux,
Ils ne fussent tentés de se croire des dieux,
Ainsi le prescrivait la sagesse de Rome,
Un esclave, debout à côté de leur char,
Leur criait : Scipion ! Marc-Antoine ! César !
Souviens-toi que tu n'es qu'un homme.

Avant d'apostropher le populaire orgueil,
J'ai voulu que ce jour fût vieux de deux semaines,
Et que sur le chemin de nos pompes humaines
La neige eût effacé l'ornière du cercueil.
Il eût été cruel d'exhumer cet usage,
Alors que tant de pleurs mouillaient chaque visage,
Quand Paris était ceint d'un funèbre bandeau ;
J'aurais craint de jeter ma parole importune
Sur le bouillonnement de l'ivresse commune,
Comme une froide goutte d'eau.

Où, tout fut noble et digne en cette apothéose :
Mais il était un plan encor plus grandiose,
Un mausolée, encor plus austère, plus beau,
De cette éternité qu'exige le tombeau.
Oh ! que de vains débats, de paroles perdues,
Pour fixer une place aux cendres attendues !
Fallait-il si long-temps traîner Napoléon
Entre l'Arc-de-l'Etoile et le saint Panthéon,
Pour revenir enfin à l'usage vulgaire
D'inhumer un guerrier au temple de la guerre ?
Pour grand que soit l'honneur de reposer ses os
Dans l'hôtel que la France ouvrit pour ses héros,
C'est digne d'abriter des grandeurs souveraines,
C'est bon pour des Vanban, des Saxe, des Turenne ;
Mais lui ! parmi tous ceux que couvre le linceul,
Comme il était sans pair, il devait être seul ;
Il lui fallait pour tombe une œuvre surhumaine,
Un sépulcre-prodigé à l'homme-phénomène.
L'audacieux Titan que le ciel fulmina
Dort, depuis six mille ans, enterré sous l'Etna :
Lui dont la foudre aussi renversa la stature,
Méritait d'obtenir un mont pour sépulture.
Ne dormait-il pas bien, ce moderne Titan,
Dans son lit rocailleux bordé par l'Océan ?
Où lui trouveriez-vous un plus beau sarcophage ?
Que ne l'a-t-on laissé sur quelque pic sauvage ?
De ce dernier royaume où sa gloire avait lui,
Sur le Calvaire anglais, sanctifié par lui ?
Croyons que la nature, architecte sublime,
Avait exprès pour lui façonné cette cime.
Dans ce monde habité rien ne fut fait en vain,
Tout marche par un fil que tient le doigt divin ;
Nul atome ne roule à l'insu de son maître ;
Au centre du grand tout, l'éternel géomètre
Dispose, assujéti aux lois de son compas
Cet ordre universel que nous ne voyons pas ;
Lui seul, de l'avenir possédant les annales,
Enchaîne le présent à des causes finales.

Quand il plante un sapin, il voit, d'un seul coup d'œil,
De quel homme futur il sera le cercueil.
Quand il créa, d'un mot, ce monde périssable,
Il marqua son histore au moindre grain de sable ;
Il grava sur tout être un invisible sceau
Qu'il escorta à la tombe en partant du berceau ;
Et si chacun de nous, quoi qu'en dise l'athée,
Eût dans un livre, au ciel, sa vie antéditée,
Nous, insectes sans nom, parcelles des humains,
Qui passons sans laisser notre empreinte aux chemins ;
Qui pourrait en douter ? quand Dieu forma la race
Des géans, dont le sol devrait garder la trace.
De traits mystérieux il incrusta leurs fronts,
Il vit naître et mourir celui que nous pleurons ;
Il mit dans son destin d'amour et de colère
Une fatalité de nature insulaire ;
Des entrailles d'une île il dut être l'enfant ;
Une île devait voir son retour triomphant ;
C'était une île encor, qui, de sa destinée,
Devait être quinze ans l'ennemie obstinée ;
C'était une île, enfin, épouvantable écueil,
Que le ciel désigna pour garder son cercueil.

O noble Sainte-Hélène ! ô veuve désolée !
En vain le ciel te fit pour être un mausolée ;
Cette fois du destin l'ordre est interverti,
Et l'homme veut à Dieu donner un démenti.
Malheureux ! suspendez ce pieux sacrilège ;
Respectez un trésor qu'un miracle protège.
Ce funéraire érin, merveilleux héritier,
Qui reçut et garda l'empereur tout entier,
Si vous le cahotez sur le pavé des routes,
Ne recèlera plus que ses formes dissoutes ;
Et si vos mains osaient le rouvrir à Paris,
Qui le reconnaîtrait dans ses hideux débris ?
O prodige ! son corps, éternel d'existence,
Sembloit de son génie avoir pris la substance :
Comme la terre sainte où les nobles Pisans
Gardent leur ressemblance encor après dix ans.
L'asile où reposait son image vêtue,
De sa propre poussière avait fait sa statue.
Le ver, seul visiteur de notre dernier seuil,
N'avait pu traverser son quintuple cercueil ;
Et la tombe, en un mot, hyène aux entrailles creuses,
Respectant, cette fois, des chairs cadavéreuses.
La tombe était pour lui, qu'elle vivifia,
Une seconde mère, une Lætitia.
Alors, vous pouviez dire : il n'est pas mort, il veille ;
Mais vous avez détruit cette insigne merveille ;
Et lui qui revivait malgré le sort jaloux,
Une seconde fois, s'il est mort, c'est par vous.

Maintenant, sous le dôme où le deuil vous appelle,
Vous pouvez lui bâtir une ardente chapelle,
Se nez partout le crêpe entre les trois couleurs,
Illuminez ses lauriers d'eau lustrale et de pleurs ;
Sur sa tombe, trois fois, par l'évêque bénie,
Répandez de Mozart la funèbre harmonie ;
Que le cierge et l'encens y brûlent nuit et jour :
Tout ce qu'inventera votre homicide amour,
Tout le faste imposant du culte catholique,
Rien ne reconstruira la vivante relique ;
Et quel que empreint de pompe et de solennité
Que soit le sanctuaire où vous l'avez porté,
Son cercueil préférerait la forte architecture
D'un monument sorti des flancs de la nature,
Reposoir dont son astre occupait le milieu,
Autel démesuré dont il était le Dieu,
Moustrueux catalpaque où, dans les nuits d'orage,
Les foudres jaillissaient pour servir d'éclairage ;
Où les vents et les flots, dans leurs rauques accords,
Lui mugissaient, sans fin, une messe de morts.
Oui, c'était là sa place, au géant de l'histoire,
Un digne piédestal, c'était ce promontoire ;
Ce grand Adamastor qu'un poète anima
Pour jeter l'épouvante aux vaisseaux de Gama,
N'était plus à nos yeux un être chimérique ;
C'était lui qui, planant sur l'Inde et l'Amérique,
Du centre de son île aux pitons rayonnans,
Étendait ses deux bras sur les deux continens ;
Exilé de la terre, il avait pour royaume
L'immensité des mers que peuplaient son fantôme.
Sous quelque pavillon que le navigateur
Sillonât ce parage en coupant l'équateur,
Quelque nom qu'il portât sur la poupe ou l'étrave,
Français, Russes, Espagnol, Américain, Batave,
Anglais même ; sitôt qu'aux lieux du matin,
Se montrait un point noir à l'horizon lointain ;
Dès qu'on voyait surgir dans ce désert humide
Du Pharaon frat çais la grande pyramide.

Un saint recueillement, un silence profond
De l'un à l'autre bout s'étendaient sur le pont ;
On croyait voir le spectre échappé de sa tombe,
Entre l'onde et le ciel monter comme une trombe ;
L'équipage, saisi d'une froide terreur,
Murmurait, en tremblant, le nom de l'Empereur,
Traduisait son histore en son grossier langage ;
Et le vaisseau lui-même, avec son lourd tangage,
Plongeant et redressant sa poulaïne d'airain,
Semblait courber le front devant son suzerain.
C'en est fait : votre culte a renversé l'idole ;
L'île qu'illuminait son ardente auréole,
Sainte-Hélène n'est plus qu'une auberge, un relais
Tenus sordidement par des maîtres anglais,
Napoléon n'a plus son trône maritime ;
Le grand Adamastor est rentré sous l'abîme ;
L'autel resté sans dieu, le prestige est brisé,
Et le vaste Océan est dépoctisé.

BARTHELEMY.

UN PORTRAIT DE FEMME.

FIN.

Je reprends donc mon récit au jour fixé pour le mariage de Mlle Cécile de Flauville avec M. Ludovic d'Alaincourt. — La célébration devait se faire dans la chapelle du château. — Dès le matin, les parens et amis des deux familles arrivèrent ; et lorsque midi sonna, on se rendit à la chapelle.

Pour tout le monde Claire semblait calme et tranquille, insouciant et presque joyeuse du bonheur de sa sœur ; pour tout le monde son visage ne recéléait aucune douleur, ses yeux ne conservaient la trace d'aucune larme ; mais pour celui qui se serait un instant arrêté devant ce visage ; pour celui qui aurait sondé le regard de ces yeux, le calme factice de ces joues ; pour celui qui aurait touché, de l'extrémité même du doigt, les mains de la jeune fille ; pour celui-là, quelle pensée différente ! — Combien il aurait deviné et compris la douleur sous ce visage froid et indifférent ; combien il aurait deviné et compris les palpitations du cœur et la fièvre ardente qui courrait avec le sang dans les veines, et les tortures intimes de cette apparente résignation. — Un seul ami du marquis d'Alaincourt vint lui offrir le bras pour la conduire à l'église : elle accepta. — Après la messe, on entourra les mariés ; tous deux avaient l'air bien heureux.

Cécile alla à Claire. — Ce qui se passa sur le visage de Claire lorsqu'elle aperçut sa sœur, est impossible à décrire. Ce fut une altération subite qui contracta soudainement les traits de son visage ; mais presque aussitôt elle reprit ce calme et cette tranquillité qui ne l'avaient pas quitté un seul instant. Elle serra les deux mains de Cécile, elle l'embrassa sur le front, elle lui parla ; mais lorsque celle-ci se fut éloignée, elle s'appuya à un meuble, car sans cela elle fut tombée ; — des gouttes d'une sueur froide coulaient de son front.

Ainsi se passa la journée. — Supplice affreux pour la pauvre victime, que chaque parole, chaque regard, chaque minute tourmentait affreusement. Quand la nuit fut venue, et que chacun se fut retiré, Claire monta à sa chambre. A peine y fut-elle entrée, qu'elle tomba presque évanouie ; les sanglots s'échappaient convulsivement de sa poitrine oppressée, et tous ses membres tremblaient ; mais les larmes qu'elle versa par torrens la soulagèrent un peu ; elle reprit ses esprits et regarda autour d'elle avec un étonnement mêlé de crainte ; elle cherchait à rappeler ses idées, et l'immobilité presque de la folie pétrinait son visage. Quelques minutes se passèrent, pendant lesquelles elle se leva lentement et marcha jusqu'à la cheminée ; tout à coup elle laissa échapper un faible cri, et se prenant le front à deux mains, elle sanglotta. — Elle venait de ressaisir dans sa pensée la réalité de sa vie présente.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... dit-elle, c'en est donc fait. — Il est consommé ce terrible mariage. — Maintenant il faut que je meure. — Ai-je assez souffert aujourd'hui ?... Et cependant voyez ce que c'est que le monde, il passe à côté de vous, il vous serre la main, il vous adresse des paroles riantes, et il ne voit pas la douleur qui vous torture ; un mot, un regard le trompent. — Que lui importent, du reste, votre bonheur ou votre désespoir ? Que lui importent les larmes que vous versez la nuit, seule et misérable, pendant son sommeil à lui et ses plaisirs.

Elle s'arrêta et reprit d'une voix basse.
— Ce silence m'effraie ; il ressemble à celui d'une tombe. — Ce matin, tant de bruit dans ce château, tant de mouvement, tant de joie, tant de bonheur pour eux ; cette fête sur tous les visages, puis cette chapelle parée, ce prêtre qui tenait leurs deux mains ; et ce soir... ce soir... rien que le silence de la nuit... ce soir... ils sont unis ! mon Dieu !... il est à ses genoux, il les embrasse, il lui dit qu'il n'a jamais aimé qu'elle, qu'il ne m'a jamais aimé ; ils sont heureux ; — l'ingrat, le lâche, le perfide !... et elle !... elle qui n'a jamais compris que son bonheur me tuait. — Eh bien ! j'irai... j'irai